

CONVOIS FUNÉRAIRES ET OBITS

Les amis et connaissances de la famille DAUVERNE... RICHARD CARPENTIER, qui par oubli, n'aurait pas reçu de lettre de faire-part du décès de Monsieur Edmond DAUVERNE, décédé à Roubaix, le 23 décembre 1882, à l'âge de 33 ans, sont priés de considérer le présent avis comme une invitation à assister aux funérailles qui auront lieu le dimanche 30 dudit mois, à 2 heures 1/2, en l'église Saint-Martin, à Roubaix. L'assemblée à la maison mortuaire, rue Sébastopol, 25, estam. Est de la Place Verte.

Les amis et connaissances de la famille SIMON-BOUCHERIE, qui par oubli, n'aurait pas reçu de lettre de faire-part du décès de Dame Anne BOUCHERIE, veuve de Monsieur Antoine CLÉMENT, décédée à Roubaix, le 23 décembre 1882, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu et de bien vouloir assister aux funérailles qui auront lieu le dimanche 30 courant, à 2 heures, en l'église Sainte-Elizabeth, à Roubaix. L'assemblée à la maison mortuaire, rue de Lanoy, 22.

Un Obélisque du Mois sera célébré en l'église Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 31 décembre 1882, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Achille LEBRAIN, décédé à Roubaix, le 2 décembre 1882, à l'âge de vingt-trois ans. Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Les amis et connaissances de la famille COCHET-PIAT, qui, par oubli, n'aurait pas reçu de lettre de faire-part du décès de Dame Adélaïde PIAT, veuve de Monsieur Jean Baptiste COCHET, décédée à Roubaix, le 23 décembre 1882, dans sa 81^{ème} année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu et de bien vouloir assister aux funérailles qui auront lieu le lundi 31 dudit mois, à 2 heures 1/2, en l'église Sainte-Elizabeth, à Roubaix. L'assemblée à la maison mortuaire, rue de Lanoy, 47.

BELGIQUE

TOURNAI. — Hier matin est mort, en notre ville, un humble religieux qui s'est fait un grand renom en France et en Belgique: le R. P. Dardard, traducteur des œuvres de saint Alphonse de Liguori. Avant d'être religieux, M. Dardard avait connu les lites du journalisme. C'est lui qui fonda, il y a une cinquantaine d'années, un journal, le « Journal de Tournai », l'organe de la protestation contre la domination étrangère. Il fut pendant longtemps le directeur de ce journal. Il eut pour premiers collaborateurs l'éminent homme d'Etat, dont nous pleurons encore la perte, M. Barthélemy Dumortier, et M. Dolignon, qui mourut précoce.

BRUXELLES. — Une réurrection. — Il y a quelques années, on trouvait étendu, rue Haute, le cadavre d'un malheureux qu'on transporta à la Morgue. A quelques jours de là, une dame dont l'époux avait disparu crut reconnaître le cadavre de son mari. Des années passèrent sur ce triste événement et sur la douleur de la veuve et des enfants. Lundi soir, on s'apprêtait à réveiller. On allait porter au linceul le premier verre de bière, quand tout à coup un vit premier le chef de la famille, celui dont on pleurait la mort depuis des années. Nous ne renonçons à décrire la surprise et la joie de ces bonnes et braves gens. Certes, ils ont eu là une fête de Noël bien inattendue. A présent, il va falloir rectifier l'acte de décès de celui qu'on croyait mort.

Hier matin, on a constaté que des crevasses et des décolllements de pierres s'étaient produits dans les ruines du « Printemps universel », à Bruxelles. En outre, de nombreuses lézardes crevaissent les murs des maisons touchant l'immeuble incendié.

Le bâtiment menaçant de s'écrouler et le danger étant imminent, M. Bourgeois, commissaire de police, a fait défendre, à dix heures, la circulation des trains et des voitures dans la partie du boulevard du Nord comprise entre la place de Brouckere et la rue du Pont Neuf. Plus l'autorité a donné l'ordre aux habitants des maisons portant les numéros 34 et 36, boulevard du Nord, 2, 4, 6, 8, 1 et 1 bis, rue de la Fiancée, d'avoir à évacuer leurs appartements dans le plus bref délai.

Cet ordre, comme bien on le pense, a jeté la panique chez ces malheureux, déjà tant éprouvés par le sinistre. Ça a été un véritable « sauve-qui-peut ». On a commencé par sauver les femmes qui, perdant la tête, s'enfuyaient en poussant des cris épouvantables et en emportant leurs enfants sur les bras. Les petits, ayant conscience qu'un danger quelconque les menaçait, criaient de façon à fendre l'âme. Ce fut ensuite le tour des objets précieux. Nous avons vu des hommes qui pleuraient à chaudes larmes en quittant leurs papiers.

Vers deux heures, la chute d'un pan de mur à l'intérieur des débris a provoqué de nouvelles lézardes à la façade donnant rue de la Fiancée.

GAND. — Le noy d'un quai aux Herbes, à Gand. — On a retiré ce matin un fossé courbe à Gand le corps de l'individu noyé, il y a quelques semaines au quai aux Herbes. Il avait encore les jambes liées au moyen d'un mouchoir.

PONDROME. — Machine infernale. — Pendant la nuit du 23 au 24 décembre on est allé placer sur le seuil de la porte d'entrée de l'habitation de M. de Kessel, à Pondrome, une cruche en grès, remplie d'un liquide et dans la panse de laquelle une ouverture circulaire a été pratiquée; une cartouche de dynamite avait été introduite d'un mètre environ dans l'intérieur du cruchon (contenant environ deux litres) et y a été introduite par l'ouverture circulaire pratiquée à cet effet.

Cette machine, confectionnée dans toutes les règles de l'art, n'a pas fait explosion. La main criminelle qui a tenté d'y mettre le feu, n'y a pas réussi. On s'est servi d'une allumette ordinaire, mais fort généreusement la poudre de la mèche ne se trouva pas à niveau et l'enveloppe de la mèche seule prit feu, mais s'éteignit aussitôt à cause du godron ou couchochon.

Sans cette circonstance, M. de Kessel, sa femme non enfant et sa servante auraient été ensevelis sous les débris.

Le parquet a fait faire une descente et il est plus que probable que les coupables ne tarderont pas à être arrêtés.

FAITS DIVERS

— 225 hommes hors de combat, dont 80 tués, voilà ce qu'il nous en a coûté pour occuper Song-Tai. Nous ne pouvons détacher notre pensée de ces malheureux asiatiques rougis du sang français que pour les reporter vers ces « mètres à genoux » qui attendent, dans l'angoisse, que le télégraphe leur révèle le sort d'un enfant. Cette réflexion

vous obéit. Il serait plus patriotique, sans doute, de préparer la légende de la médaille qui récompensera la figure laurée de M. Jules Ferry après sa première victoire.

Une dépêche de Béziers dit que M. Villa, receveur municipal de Pézenas, s'est tiré hier matin deux coups de pistolet dans la tête. Il est mort quelques heures après.

Un inspecteur a vérifié la caisse de ce fonctionnaire, et on assure qu'il aurait constaté un déficit de plus de 60,000 fr.

L'événement a mis toute la population en émoi.

M. Villa n'était âgé que de quarante-cinq ans. Il laisse deux petites filles.

L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR. — D'après le dernier numéro du Bulletin mensuel de l'Œuvre du Veu national, voici quelle était au 30 novembre 1882, la situation de la caisse de cette œuvre.

Les recettes s'élevaient à 13,314,264 francs 91; les dépenses étaient de 12,327,287 francs 87; il restait au caisse 987,077 francs 04.

LES RELIGIEUX FRANÇAIS À L'ÉTRANGER. — Le rédacteur médical du Chiron raconte aux lecteurs de ce journal une excursion qu'il a récemment faite en Egypte. Nous détachons de son récit les lignes suivantes: « Je me reprochais de terminer cet article, écrit à bâtons rompus, sans redire ce que tout le monde sait en Orient, à savoir que l'influence de nos religieux français est à peu près la seule influence sérieuse qui nous reste. On pourrait presque avancer que la robe grise des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul — universellement aimée et respectée, même et surtout des indigènes — fait contrepois à l'uniforme rouge des troupes anglaises. »

Et dire qu'une partie de nos hommes politiques n'ont pas d'autre préoccupation que de rechercher les moyens d'augmenter toutes ces congrégations qui nous font tant d'honneur à l'étranger et dans les pays lointains.

HISTOIRE D'UN BOUCHON DE CARAËE. — Un manœuvre trouva jadis, près de Marseille, une pierre qui lui porta à un bijoutier de la Canebrière, lequel la baptisa du nom d'émeraude et lui révéla qu'elle pesait plus de mille carats. Il la fit expertiser par un chimiste officiel, lequel donna une consultation en règle. L'expert légat, M. Vanderheyem, déclara que, si l'analyse était exacte, la pierre valait son demi-million. Là-dessus, un banquier de Marseille avança 25,000 francs au pauvre diable qui avait découvert l'émeraude. Seulement, quand l'émeraude fut apportée à M. Vanderheyem, celui-ci l'analysa à son tour, reconnut qu'elle était fautive et qu'elle valait bien 25 centimes. Le chimiste officiel a perdu sa peine, le banquier ses 25,000 francs et le pauvre diable sa raison.

LE STYLE DU CITOYEN MAIRE. — Ceci est la réponse textuelle d'un maire de petite ville, content au sujet de l'établissement d'un atelier d'épousage dans le voisinage de sa commune: « Monsieur le préfet,

L'air infecté d'une salubrité insupportable lutte contre le courage des cultivateurs qu'ils sont souvent forcés de céder à leur mauvaise humeur. Les dévoués mortelles de ces animaux immondes forment des concavités qui attirent les chiens pour au sujet de leur nourriture, qu'ils distraient les cultivateurs de leurs travaux, qu'ils ont souvent forcés de courir après pour leur faire lâcher leurs os. Enfin, M. le préfet, les nobles et respectables routes des... va devenir pour les habitants de... un objet de haine et de mépris. Nous abandonnons ces réflexions à l'intempérie de votre sagesse avec laquelle nous avons l'honneur d'être, etc., etc. »

Nous avons tenu à respecter le style de ce maire radical.

UN MAGNÉTISMEUR. — Il y avait grande séance de magnétisme, lundi soir, chez un ancien négociant du quartier du Marais. Cette séance avait été organisée par M. C. et sa femme, en l'honneur d'un jeune homme, nommé P..., dont ils avaient fait la connaissance le mois dernier, et qui avait demandé et obtenu, quelques jours auparavant, la main de leur fille. P... avait raconté qu'entre autres talents, il possédait celui de magnétiser supérieurement, et l'on avait voulu montrer cela aux amis et connaissances.

Donc, vers dix heures du soir, tout le monde était réuni, et, en attendant le moment de se mettre à table — à un quart — pour un réveil qui devait clore la soirée, il fut décidé que la séance commencerait et que ce serait Mlle Louise, la fiancée, qui servirait de sujet.

P... se place devant Louise et les yeux dans les yeux, se met à la regarder fixement. Cela dure deux minutes à peu près. Puis, tandis que le sujet continue à ouvrir des yeux grands comme des portes cochères, on voit tout à coup le magnétiseur émettre, puis vaciller sur sa chaîne etc... s'enclencher profondément. L'effet de la contention d'esprit.

On rit; on transporte P... sur un coup; on veut le réveiller. Impossible. Il ronfle comme un sonneur! Puis tout à coup, le voici qui se met à balbutier, ensuite à parler tout haut.

— La police... murmure-t-il.

— C'est Emile qui a fait le coup! bredouille-t-il de nouveau.

On voit d'ici l'explosion de cris d'indignation. On jette au dormeur de l'eau sur la tête; on le réveille enfin; on le presse de questions; tout allui, il finit par avouer qu'il a, le mois précédent, volé des bijoux chez un joyailler de la rue de la Paix.

Sou « ex-futur » beau-père l'a fait arrêter au médiatement, ce qui n'a pas empêché le reste de la société de manger la dinde truffée et le boudin traditionnel préparé pour la circonstance.

LES FEMMES QUI VOLENT. — Dans le courant de la semaine dernière, douze arrestations de femmes ont eu lieu dans les magasins du Bon-Marché. Les voleuses ont été mises à la disposition de M. Guenin, commissaire de police du quartier Saint-Thomas d'Aquin.

Toutes appartiennent au meilleur monde, et on ne s'explique pas à quel mobile elles peuvent avoir obéi en enlevant des objets de mince valeur, et qu'en raison de leur fortune, elles pouvaient parfaitement acheter. Parmi elles se trouvent quatre jeunes filles, âgées d'une vingtaine d'années, demeurant chez leurs parents, et dont l'amour de la coquette a fait des coupables. Après justification de domicile et perquisition chez elles, elles ont été laissées en liberté provisoire.

Le parquet du procureur de la République a donné l'ordre de transmettre tous ces procès-ver-

baux et de ne laisser se produire aucun arrangement entre les parties, le procureur se réservant le droit de donner à ces affaires telle suite qu'elles comportent.

Des arrestations du même genre et en aussi grande quantité ont été opérées dans les autres magasins de Paris.

TRIBUNAUX

Le déménagement à la sonnette

La scène se passe à la police correctionnelle. Jaquet qui ne manque pas de littérature, s'est rappelé les exploits de feu M. Perrin Dandin, le pauvre Babonnette, dont Racine a pu dire: Elle est du buvetier, emportée les serviettes. Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Seulement, ce qui est fâcheux pour Jaquet et ce qui ne lui permet pas de s'abriter derrière un aussi fameux précédent, c'est qu'il a emporté non des serviettes mais des draps et qu'il ne frustrait pas le buvetier, mais son logeur M. Huto. Les faits de ce mémorable débat étant aussi exposés, nous arrivons à l'interrogatoire du prévenu. M. le président. — Jaquet, vous êtes prévenu d'avoir, dans la nuit du 25 octobre dernier, volé une paire de draps au sieur Huto, chez lequel vous avez passé la nuit.

Jaquet. — C'est des mauvaises farces qu'on veut me faire, j'ai emporté ces draps parce qu'ils étaient compris dans le prix de location de la chambre.

D. — C'est toujours ainsi que cela a lieu, mais ce n'est pas une raison pour emporter les draps en quittant l'hôtel.

R. — Quand j'ai loué la chambre, M. Huto m'a dit: « C'est 3 francs pour la nuit, draps compris. » Dame, une mauvaise chaîne sous les toits pour 3 francs, et on n'a pas le droit d'emporter les draps, c'est raide. Et payer d'avance encore.

D. — Vous saviez le prix et vous n'êtes pas forcé d'accepter.

R. — Faut bien dormir, quoi; ils étaient tant seulement pas propres, ces draps; même que c'est une mauvaise spéculation que j'ai faite là; j'aurais été obligé de les faire laver.

On appelle le plaignant qui raconte le vol dont il a été l'objet.

M. le président. — Qu'est-ce que vous entendez par une chambre, draps compris. Vous ne mettez donc pas de draps à tous vos lits?

Huto. — Ça dépend du client; il y en a qui préfèrent coucher sans draps; alors, c'est moi qui, maintenant, avec draps, ça dépend; si les draps ont déjà servi, je fais une petite diminution; s'ils sont tout à fait propres, c'est le grand prix; mais, je prévins toujours.

D. — Comment vous êtes aperçu de la disparition de vos draps?

R. — Dame; si je définie le truc en public, ça pourra me nuire.

D. — Expliquez-vous?

R. — Enfin si je vous tenez, je vais vous dire le truc, mais ça pourra me nuire. Donc, comme je loge à la nuit, je n'ai pas le temps de prendre des renseignements sur les gens que je couche et comme on m'a déjà volé plusieurs paires de draps je les couds à la sonnette quand je fais le lit.

Jaquet (d'un air digne). — Oh! le vieux filou!

M. le président. — Prévenu, vous aggravez votre situation par ces propos malsonnants.

Huto. — Je reviens à la sonnette. Donc le 25 octobre, j'étais dans mon bureau quand j'entendis la sonnette d'alarme. Elle faisait un carillon à tout casser! Je regardai le numéro, c'était le 98. Bon! que je me dise, encore un peu de suite fouiller quand il descendra. Monsieur descend et voilà qu'il me dit que mes draps avaient déjà servi, qu'il était une volerie. — Voleur vous-même! que je lui répondis; mes draps sont encore bons, puisque vous les emportez. Alors il devient tout pâle; je le fais fouiller et je trouve mes deux draps qu'il avait roulés autour de son corps.

M. le président. — Qu'avez-vous à dire, Jaquet.

Le prévenu. — C'est des mauvaises farces, mais je suis bien aise de la connaître celle-là.

Huto. — Je vous disais bien que ça me nuirait de débiner le truc. Il en profitera.

Son ce, le tribunal, qui a pu conserver son sérieux, condamne Jaquet à trois mois de prison.

Tous les journaux de Paris, voire même de Bruxelles ont beaucoup parlé, depuis quelque temps, d'un nouveau remède, découvert peu de jours après la mort du comte de Chambord, par un pharmacien-chimiste distingué, M. Hnyon, à Solesmes (Nord). Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que les *Épurgés* ont été à l'usage (tel en est le nom), dont l'efficacité, contre les affections de l'estomac, les troubles intestinaux, et vices du sang, a été reconnue de beaucoup supérieure à tout ce qui a été trouvé jusqu'à ce jour, viennent de faire leur apparition dans notre ville et qu'un dépôt existe chez M. COLLE, pharmacien, Grande-Place, à Roubaix. — Prix: 1 fr. 50 le flacon. 29787-49446

AVIS

LA GRANDE MAISON, 59, rue de la Paix, à Roubaix, est la seule qui se traite avec une société de crédit et qui vend ses vêtements confectionnés, pour hommes et enfants, 10 0/10 meilleur marché que par abonnement. 931-3794

VARIÉTÉ

LA CARICATURE ALLEMANDE

M. J. Grand-Carteret publie, dans le *Livre*, un article instructif et développé sur les maîtres du crayon satirique d'outre-Rhin, analogue à l'œuvre qu'a faite Champfleury pour la France. Dans cette consciencieuse étude, peut-être un peu hérissée d'aspect à cause des noms techniques dont elle est émaillée, l'histoire des trente dernières années offre aux Français un intérêt spécial. Du travail de M. Grand-Carteret se dégage ce fait: tandis qu'en France, nos dessinateurs, Gavarni, Monnier, Daumier, Cham ne paraissent avoir d'autre but que de nous amuser à nos propres dépens les caricaturistes d'outre-Rhin, gens plus pratiques, collaboraient, comme tout le monde, à la grande œuvre, à l'unification de leur patrie.

De 1862 à 1870, pendant tout le règne de Napoléon III, deux journaux surtout, le *Pinsch* de Munich, *Münchener Pinsch* et le *Kladderadatsch* de Berlin (*L'État de rire*), ont été les plus populaires en Allemagne. Le *Kladderadatsch* a vu son tirage s'élever à 60,000.

Durant vingt ans, ils ont fait flèche de tout bois contre celui qu'ils n'appelaient que *Er* (Lui), publiant sa charge sous

toutes les formes, annotant, en quelque sorte, par le crayon, les actes et les discours du trône. L'un dans son format in-8°, l'autre, dans son grand in-4°, constituent une histoire illustrée des faits et gestes de Napoléon III, précédant ainsi de quelques années *l'Histoire tintamarresque* de Comerson, avec cette différence, qu'au lieu d'être comme cette dernière une étude d'ensemble, elle a été faite au jour le jour, avec et sur les documents mêmes, si l'on peut s'exprimer ainsi, fournis par le principal intéressé.

Rien de comique comme la collection des petites vignettes du *Pinsch*, dessinées par l'auteur, l'écrivain satirique Schleich.

Napoléon y figure, tantôt habillé en pâtissier, découpant le gâteau allemand et proposant à *Frit* (le Prussien) de lui donner tout le morceau, sans gardant pour lui le couvercle du Rhin, tantôt étudiant la carte d'Allemagne, en mettant son nez dans le Danemark, son pied dans la Suisse; tantôt tenant la terre, nouveau ballon captif, au bout d'une ficelle; tantôt étendu en clown, sur le dos, les jambes en l'air, jouant à la balle avec le monde entier, jusqu'à ce que, comme le porte la légende, celui-ci lui retombe sur le nez; tantôt en homme-orchestre, jouant à la fois de la guerre, de la paix et des principes de 1789; tantôt enfin conduisant le *cancan de la civilisation* ou menant le *galop du Mexique*.

L'intérêt de cette lecture est encore augmenté par la reproduction des gravures du *Münchener Pinsch* et du *Kladderadatsch* faits avec le goût et le luxe du *Livre*, que l'imprimeur Quantin s'attache à rendre un des plus beaux spécimens de la typographie française.

L'histoire du *Kladderadatsch* est celle du *Pinsch*, seulement ce dernier ayant disparu en 1870, personne ne vint prendre sa succession: l'Allemagne du Sud cessa le feu, tandis que le *Kladderadatsch* n'a pas désarmé. Ce qu'il était en 1852 l'est encore aujourd'hui, appartenant à la classe des *Franzosen-Fresser*, que l'Allemand Berner a si bien ridiculisés. Lui, ne poursuit pas seulement un homme, c'est à la France entière, à l'esprit, au génie français qu'il en veut. Peu lui importe le personnage, pourvu qu'il puisse faire tomber sa pile d'assiettes sur quelqu'un. Quand Napoléon III, qui fut successivement pour lui *l'Homme du 2 décembre* et *l'Homme de Sedan*, lui a été enlevé, il s'est rejeté sur le jeune prince impérial, sur Bazaine, sur Mac-Mahon, sur Thiers, sur Grévy, sur Gambetta. Il a chargé sous toutes les faces le jeune écuyer de Woolwich; et l'Allemagne entière a répété après lui les poussettes de *Lulu*.

En feuilletant sa collection, on trouve sur Napoléon des choses du plus haut comique, entr'autres *l'Histoire des Pantouffles de Hassem*, conte occidental d'après *les Mille et une nuits*, où l'on peut suivre les bêtes du grand Empereur depuis le jour où elles sont confonctionnées par un condorion révolutionnaire jusqu'à un moment où, après avoir été enterrées à Sainte-Étienne, elles sont retrouvées par un prince qui les chasse et en fait son affaire. Cette gigantesque paire de botte reparait partout avec l'aigle et le chapeau.

« Triste révélation que celle de cette haine si longtemps attisée par tous les moyens, depuis l'instigateur des campagnes jusqu'à la chaire des grandes universités, depuis la presse du grand format, jusqu'à la feuille de caricature. Et la France, peu curieuse de ce qui se passe chez ses voisins, s'endorment, se croyant suffisamment protégée par ses forteresses de Strasbourg et de Metz! — Barbares poussés par l'école polytechnique — disait des Prussiens Henri Heine. Bourgeois d'histoire, ils savent la haine féroce que portait Sparte à la Messénie. Nous avons été trop ex-pens que les Messéniens, insultés au dehors, espionnés au dedans. Et cela continue.

Mais retournons encore à la lecture de M. Grand-Carteret.

Le *Kladderadatsch* s'est fait, depuis 1870, une spécialité du portrait de M. de Bismarck, et c'est chose bien extraordinaire si l'on ne voit pas, à chaque page, apparaître le fameux crâne dénudé ou la haute casquette de l'officier prussien qu'affectionne le conseiller de l'empereur Guillaume.

Ici, il est en écuyer de cirque, jonglant avec ses ministres et ses portefeuilles; là on le voit à la porte d'une boutique ayant pour enseigne: *Bazar du Parlement*, ayant accroché tout le stock des lois votées par le Reichstag; plus loin on l'aperçoit dans les trois attitudes préférées, noir, gris ou blanc, suivant qu'il a les bras ramenés sur le corps, les mains derrière le dos ou les bras tendus (et les mains ouvertes). D'autre fois, c'est une suite de croquis destinés à le représenter dans les poses qui lui sont habituelles au Parlement prussien, croquis très intéressants pour qui veut connaître à fond la rouerie et toutes les finesses de l'homme d'Etat. On le voit se présentant humblement en mendiant, auprès des messieurs qui ont pour mission de combattre l'éducation des enfants, déclarant lui-même qu'il n'y a aucun agrément à en payer, ou disant qu'on verda dans le paysan comble M. Reichert et lui sont bons amis.

La discussion et le projet des lois économiques présentés par le chancelier a surtout fourni matière aux charges des dessinateurs berlinois. Une vignette répond à cet ordre d'idées. Elle porte pour titre français: *Embaras de richesse*, et le représente se tenant, en présence et du budget, le petit discours suivant: *Qu'allons nous faire de tout ce argent, et d'abord, où le prendrons-nous?* Sans cesse l'embaras financier apparaît dans les légendes des vignettes du *Kladderadatsch*: on sent qu'on ne se trouve pas seulement en présence de préoccupations passagères, mais bien de

difficultés constantes et sans cesse renaissantes.

Noté, du reste, que cette critique de Bismarck vise sa politique personnelle et qu'elle a surtout pour but de faire connaître le chancelier de fer par ses côtés bonhommes.

Il est fort rare que le *Kladderadatsch* ne s'occupe pas exclusivement de politique. De temps à autre, il publie des revues du mois, suites de petites vignettes mal dessinées et lourdement exécutées.

Que si on veut savoir de M. Grand-Carteret, quel est le plus artistique des journaux hebdomadaires illustrés allemands, il vous indiquera le *Illustrirte Zeitung* de Leipzig, dans laquelle de bons dessinateurs publient de temps à autre, des revues ou des croquis comiques.

Je retrouve dans la conclusion de l'écrivain l'impression que j'ai éprouvée en lisant: « Ce n'est point de l'art, dit-il, c'est de la politique expliquée par l'illustration; c'est la haine se servant du crayon pour satisfaire ses rancunes. »

AGOSTE MARCADE.

NOUVELLES DU SOIR

Dépêches de nos correspondants particuliers et PAR FIL SPÉCIAL.

Marché sur Bac-Ninh

Londres, 29 décembre. La reddition de Bac-Ninh est attendue d'un jour à l'autre, mais aucune nouvelle positive n'est arrivée de Chine. Tout ce que l'on sait pertinemment, c'est que les troupes impériales ne défendront pas la place. Il est même certain que les troupes chinoises n'ont jamais tenu garnison dans Bac-Ninh; leur camp est installé à six kilomètres de la ville, au delà de la rivière du Song-Cau.

La place n'est défendue que par les Pavillons-Noirs, les Annamites et des soldats déserteurs chinois, mais ne faisant plus partie, depuis longtemps, de l'armée régulière. Ces troupes n'opposent aucune résistance sérieuse à l'animal Courbet, qui a dû se porter sur Bac-Ninh avec le projet d'attaquer la place de deux côtés à la fois, par la route de Hanot à Bac-Ninh et par le canal des Rapides qui joint le fleuve Rouge au Song-Cau.

D'autre part, l'animal n'aura pu quitter Son-Tai sans prévoir un retour offensif des Pavillons-Noirs qui a été sans doute contraint de poursuivre bien au-delà du rayon de la place, ce qui pourrait pendant quelques jours, immobiliser ses troupes dans la province de Son-Tai et l'empêcher de marcher sur Bac-Ninh, comme il pourrait se faire aussi que cette place tombât par surprise ou de vive force si l'animal Courbet apprenait qu'elle est dégarée de troupes.

Tout est hypothèse dans cette question de guerre au Tonkin, et les organes les mieux informés ne savent rien de positif.

La médiation

Londres, 29 décembre. Les instructions données à l'animal Courbet sont d'occuper toutes les villes situées dans la ligne du Hong-Hou jusqu'à Bac-Ninh.

Aussitôt que les opérations militaires seront terminées, l'offre d'une médiation de la part de l'Angleterre ou des puissances européennes sera probablement prise en considération par le gouvernement français.

Depuis la prise de Son-Tai, aucune négociation sur le Tonkin n'a eu lieu entre lord Granville et M. Waddington.

Dans le cas où lord Granville s'adresserait à M. Waddington au sujet de la médiation anglaise, M. Waddington ne pourrait pas s'engager à ouvrir des négociations ayant chance de succès, à moins que Son-Tai, Bac-Ninh et Hong-Hou ne soient remis entre les mains des troupes françaises par les Chinois.

Le bruit court qu'une dépêche de l'animal Courbet, annonçant une attaque heureuse, soit contre Hong-Hou, soit contre Bac-Ninh, est attendue à Paris d'un moment à l'autre.

Gages et indemnités

Berlin, 29 décembre. La dépêche publiée hier par certains journaux du soir, comme venant de Londres, portant que la Chine ne pourrait éclipser à des responsabilités pénales pour lesquelles il lui faudrait donner des gages, n'a aucun caractère d'authenticité et n'a été exploitée de Londres par aucune autorité digne de foi.

Il est contre le droit des gens qu'un inculpé de guerre soit réclamé alors que la guerre n'a pas été déclarée, et des gages ne pourraient être saisis sans provoquer ce que le gouvernement a toujours su écarter: une déclaration de guerre.

Le 15 août comme le 2 septembre, le général Bonin signala la présence de Chinois au milieu des Pavillons Noirs, et le mémorial Ferry, du 15 septembre, qui formule les demandes de la France au-delà desquelles elle ne saurait aller, ne fait mention ni de gages ni d'indemnités. Il existait donc des précédents antérieurement au 15 décembre.

Nouvelles du Tonkin

Vienne, 29 décembre. La nouvelle du siège et de la prise de Bac-Ninh a circulé hier ici et à Berlin, où elle a favorablement impressionné la Bourse; la continuation de ce bruit ayant été demandée à Paris, il a été répondu que cette nouvelle était partie de cette ville, mais qu'un Ministère de la Marine en était sans nouvelles. L'animal Courbet; qu'on ne croyait pas d'ailleurs que le commandant en chef ait encore quitté Son-Tai.

Toutefois, carte blanche lui a été donnée de marcher, dès qu'il pourrait, sur Hong-Hou ou Bac-Ninh, à son choix.

L'avis de *Le Duc*, qui avait rapporté à Hong-Kong la dernière dépêche de l'animal Courbet, est retourné aussitôt au mouillage de Haiphong, où il se tient à la disposition du commandant en chef.

Il est donc possible que l'on revigne à bref délai des nouvelles du corps expéditionnaire français.

A l'Académie française

L'Académie a procédé au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de l'année prochaine.

Mgr Perraud, évêque d'Autun, a été nommé directeur, et M. de Mazade, chancelier.

Une remarque à propos de la mort récente de deux académiciens; c'est que l'élément politique tend de plus en plus à diminuer, parmi cette assemblée de savants, pour faire place aux hommes appartenant au monde des lettres. Il y a quelques années, on comptait encore dans l'Académie, neuf ministres ou anciens ministres. C'étaient: MM. Thiers, Guizot, Ch. de Rémusat, le comte de Falloux, Dufaure, le duc de Broglie, Jules Favre, Emile Ollivier et Jules Simon. Aujourd'hui, l'Académie française ne compte que quatre anciens ministres, ce sont: MM. le duc d'Audiffret-Pasquier, le duc de Broglie, Jules Simon et Emile Ollivier.

BULLETIN DU COMMERCE

DÉPÊCHES COMMERCIALES
Dépêches de MM. Busch & Co, du Havre, représentés à Roubaix, par M. Bultheux-Grymouprez; Le Havre, 29 décembre.
Ventes 400 b. Marché raide. Liverpool, 29 décembre.
Ventes 15,000 b. Marché haussant. New-York, 29 décembre.
Midling Upland, 10 1/16.
Recettes aux Etats-Unis: 41,000 b. Cote en cents du Midling classes américaines, New-Orléans 10 1/2, Savannah 9 7/8.